Au bout de quelque temps l'homme va voir son or.
Il ne retrouva que le gîte.
Soupçonnant à bon droit le compère, il va vite
Lui dire : Apprêtez-vous ; car il me reste encor
Quelques deniers : je veux les joindre à l'autre masse.
Le compère aussitôt va remettre en sa place
L'argent volé ; prétendant bien
Tout reprendre à-la-fois, sans qu'il y manquât rien.
Mais pour ce coup l'autre fut sage :
Il retint tout chez lui, résolu de jouir,
Plus n'entasser, plus n'enfouir.
Et le pauvre voleur, ne trouvant plus son gage,
Pensa tomber de sa hauteur.

Il n'est pas malaisé de tromper un trompeur [1].

## FABLE VI.

### *Le Loup et les Bergers.*

Un loup rempli d'humanité
(S'il en est de tels dans le monde)
Fit un jour sur sa cruauté,
Quoiqu'il ne l'exerçât que par nécessité,

vers après, *il* va *vite*. Trois vers plus loin, *le compère aussitôt* va *remettre*, etc. Négligences.

[1] Si cette proposition est vraie, elle ne l'est pas assez absolument pour qu'il soit permis de l'exprimer d'une manière aussi positive.



Une réflexion profonde.
Je suis haï, dit-il ; et de qui ? de chacun.
Le loup est l'ennemi commun.
Chiens, chasseurs, villageois, s'assemblent pour sa perte ;
Jupiter est là-haut étourdi de leurs cris :
C'est par-là que de loups l'Angleterre est déserte [1] ;
On y mit notre tête à prix.
Il n'est hobereau qui ne fasse
Contre nous tels bans publier :
Il n'est marmot osant crier,
Que du loup aussitôt sa mère ne menace [2] :

[1] Un commentateur trouve ce vers inconvenant, parceque le sujet d'un apologue doit remonter, selon lui, *au temps où les bêtes parloient*, et que cette époque imaginaire est nécessairement très antérieure à l'époque positive où les loups furent proscrits en Angleterre. Il approuve cependant qu'Ulysse soit cité par les canards, parceque le temps d'Ulysse est supposé compris dans l'époque où les bêtes parloient. Je nie qu'on puisse se persuader que les bêtes aient parlé du temps d'Ulysse, et de quelque temps que ce soit ; il n'y a personne qui soit susceptible de céder à ce point à l'illusion qu'une lecture peut produire. Ce qu'il y a d'admirable et de plaisant dans La Fontaine, c'est qu'il paroît l'éprouver lui-même, et croire que les animaux qu'il introduit ont en effet tenu les discours qu'il leur attribue. Nous partageons si peu son erreur, que c'est son erreur sur-tout qui nous amuse. Voilà ce que l'homme le plus simple remarque d'abord dans les fables ; mais l'homme le plus simple sait à merveille qu'un loup ne raisonne pas et ne connoît point l'histoire d'Angleterre. Si cette critique étoit admise, il n'y auroit pas dix fables exemptes du reproche qu'on ne fait qu'à celle-ci.

[2] Fab. 16e du liv. IV.

Le tout pour un âne rogneux,
Pour un mouton pourri, pour quelque chien hargneux,
Dont j'aurai passé mon envie.
Eh bien! ne mangeons plus de chose ayant eu vie:
Paissons l'herbe, broutons; mourons de faim plutôt.
Est-ce une chose si cruelle?
Vaut-il mieux s'attirer la haine universelle?
Disant ces mots, il vit des bergers, pour leur rôt,
Mangeant un agneau cuit en broche.
Oh! oh! dit-il, je me reproche
Le sang de cette gent: voilà ses gardiens
S'en repaissant eux et leurs chiens;
Et moi, loup, j'en ferai scrupule!
Non, par tous les dieux, non; je serois ridicule:
Thibaut l'agnelet passera,
Sans qu'à la broche je le mette;
Et non seulement lui, mais la mère qu'il tette,
Et le père qui l'engendra.

Ce loup avoit raison [1]. Est-il dit qu'on nous voie
Faire festin de toute proie,
Manger les animaux; et nous les réduirons
Aux mets de l'âge d'or autant que nous pourrons!
Ils n'auront ni croc ni marmite [2]!

[1] Un méchant n'a pas raison pour suivre l'exemple des méchants, mais il est tout simple que ce loup obéisse à son instinct. Il ne falloit donc pas le placer hors de son caractère naturel.

[2] Ce vers trivial est d'ailleurs d'une inconvenance sensible. Les loups ne se servent ni de *croc* ni de *marmite*, et si La Fontaine suppose une société d'animaux à laquelle il prête les commodités des sociétés humaines, c'est presque toujours dans un rapport bien entendu avec leurs mœurs et leurs organes. Le loup même vient de se promettre de manger Thibaut l'agnelet, *sans qu'à la broche il le mette*, parcequ'il n'est pas d'usage de se servir de broche parmi les loups, et ils ne se servent pas davantage de marmite et de croc. Ce défaut d'harmonie produit un effet désagréable.



Bergers, bergers, le loup n'a tort
Que quand il n'est pas le plus fort:
Voulez-vous qu'il vive en ermite?

## FABLE VII.

### *L'Araignée et l'Hirondelle.*

O Jupiter [1], qui sus de ton cerveau,
Par un secret d'accouchement nouveau,
Tirer Pallas, jadis mon ennemie,
Entends ma plainte une fois en ta vie!
Progné me vient enlever les morceaux;
Caracolant, frisant l'air et les eaux [2],
Elle me prend mes mouches à ma porte:
Miennes je puis les dire [3]; et mon réseau
En seroit plein sans ce maudit oiseau;

[1] Début en action dont La Fontaine fait toujours un usage heureux.

[2] Vers très pittoresque.

[3] Le sentiment de la propriété est exprimé ici avec tant de vérité qu'on peut croire que l'araignée ne diroit pas mieux.

Je l'ai tissu de matière assez forte [1].
Ainsi, d'un discours insolent [2],
Se plaignoit l'araignée autrefois tapissière,
Et qui lors étant filandière
Prétendoit enlacer tout insecte volant.
La sœur de Philomèle, attentive à sa proie,
Malgré le bestion happoit mouches dans l'air,
Pour ses petits, pour elle, impitoyable joie [3],
Que ses enfants gloutons, d'un bec toujours ouvert,

[1] Un vers de génie. Elle se loue encore de ce tissu que Progné rompt si facilement. L'homme est tout entier dans ce trait. Les dieux n'auroient pas assez fait pour lui, s'ils n'avoient laissé que l'espérance dans la boîte de Pandore. Leur grand bienfait c'est d'y avoir laissé la vanité.

[2] Latinisme très élégant.

[3] Alliance de mots qui touche au sublime. Le tableau qui suit est d'une telle perfection qu'il n'y a presque rien de comparable dans La Fontaine. Il s'est rappelé sans doute ce passage de Virgile :

*Ipsasque volantes*
*Ore ferunt, dulcem nidis immitibus escam.*
Georg., liv. IV, v. 16.

Mais de quels heureux détails il l'a enrichi ! L'image qui termine la narration est d'une vérité aussi admirable dans son genre ; et l'affabulation, comprise dans une courte et piquante allégorie, est une des plus ingénieuses du poëte. Il n'y a à reprendre dans tout cela que l'emploi d'un nom inusité de l'araignée (v. 21), qu'on ne désigne plus de deux manières dans notre langue ; mais c'est une défectuosité bien foible, et qu'on seroit malheureux de sentir à la seconde lecture.

On a cependant reproché à cette fable de ramener l'esprit sur une observation fâcheuse qu'il faut éviter de remettre souvent sous les yeux des hommes :

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Mais, encore une fois, La Fontaine est l'historien de nos mœurs, et se mêle rarement d'en être le juge. Il a voulu nous donner une idée distincte de l'ordre des choses, et il n'y a pas mal réussi.

[1] 10e d'Ésope.



D'un ton demi-formé, bégayante couvée,
Demandoient par des cris encor mal entendus.
La pauvre aragne n'ayant plus
Que la tête et les pieds, artisans superflus,
Se vit elle-même enlevée :
L'hirondelle, en passant, emporta toile, et tout,
Et l'animal pendant au bout.

Jupin pour chaque état mit deux tables au monde :
L'adroit, le vigilant, et le fort, sont assis
A la première ; et les petits
Mangent leur reste à la seconde.

## FABLE VIII [1].

*La Perdrix et les Coqs.*

Parmi de certains coqs, incivils, peu galants,
Toujours en noise et turbulents,
Une perdrix étoit nourrie.
Son sexe et l'hospitalité,

De la part de ces coqs, peuple à l'amour porté,
Lui faisoient espérer beaucoup d'honnêteté :
Ils feroient les honneurs de la ménagerie.
Ce peuple, cependant, fort souvent en furie,
Pour la dame étrangère ayant peu de respect,
Lui donnoit fort souvent d'horribles coups de bec.
D'abord elle en fut affligée :
Mais sitôt qu'elle eut vu cette troupe enragée
S'entre-battre elle-même, et se percer les flancs,
Elle se consola : Ce sont leurs mœurs, dit-elle [1],
Ne les accusons point; plaignons plutôt ces gens :
Jupiter sur un seul modèle
N'a pas formé tous les esprits ;
Il est des naturels de coqs et de perdrix [2].
S'il dépendoit de moi, je passerois ma vie
En plus honnête compagnie.
Le maître de ces lieux en ordonne autrement ;
Il nous prend avec des tonnelles,
Nous loge avec des coqs, et nous coupe les ailes :
C'est de l'homme qu'il faut se plaindre seulement.

[1] « Rien de si naturel que ce sentiment et la réflexion qui le suit. « C'est ici que la résignation à la nécessité est établie avec les « adoucissements qui lui conviennent. La soumission de la perdrix « est d'un très bon exemple, et on est souvent dans le cas de dire « comme elle : *ce sont leurs mœurs.* » CHAMFORT.

[2] Vers charmant devenu proverbe. Tout ce petit apologue respire la raison la plus saine et la plus douce philosophie.



## FABLE IX.

*Le Chien à qui on a coupé les oreilles.*

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître [1] ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paroître ?
O rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous feroit choses pareilles !
Ainsi crioit Mouflar [2], jeune dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venoient de lui couper, sans pitié, les oreilles.
Mouflar y croyoit perdre. Il vit avec le temps
Qu'il y gagnoit beaucoup : car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'auroit fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée :
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée [3].

[1] Nouvel exemple de ce tour qui met le principal personnage en scène dès le début de la fable. La gradation de ses sentiments est du naturel le plus vrai ; d'abord, c'est la douleur ; il est *mutilé ;* puis l'indignation ; *par son propre maître.* Enfin c'est la vanité qui domine suivant l'usage :

Devant les autres chiens oserai-je paroître ?

[2] Ce nom est pris à Rabelais.

[3] Proverbe.

Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui,
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre.
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin;
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main,
Un loup n'eût su par où le prendre.

## FABLE X.

*Le Berger et le Roi.*

Deux démons à leur gré partagent notre vie,
Et de son patrimoine ont chassé la raison;
Je ne vois point de cœur qui ne leur sacrifie:
Si vous me demandez leur état et leur nom,
J'appelle l'un, Amour; et l'autre, Ambition.
Cette dernière étend le plus loin son empire:
Car même elle entre dans l'amour.
Je le ferois bien voir: mais mon but est de dire
Comme un roi fit venir un berger à sa cour.
Le conte est du bon temps, non du siècle où nous sommes [1].

[1] Et les autres? Voilà l'opinion de Chamfort sur l'époque où doit être placé le sujet de chaque apologue singulièrement déconcertée. Cette théorie pouvoit être vraie pour les vieux fabulistes; mais ce que La Fontaine raconte, il l'a presque toujours vu. Il pourroit nous dire au besoin comme Marot:

Et j'y étois; j'en sais bien mieux le conte.

LE ROI ET LE BERGER.